

Ingénieur commercial et docteur en sciences de l'environnement, Elisa Brune est écrivain et journaliste scientifique. Elle vit à Bruxelles où elle est née en 1966.



Du même auteur :

Fissures

nouvelles, L'Harmattan, 1996, rééd. Ancre, 2001. Prix de la première œuvre de la Communauté française. Prix Maeterlinck

Petite révision du ciel

roman, Ramsay, 1999. Prix Emma Martin
Grand prix France / Wallonie-Bruxelles

Blanche cassé

roman, Ramsay, 2000. Prix de la rédaction du magazine Gaël

La tourmente

roman, Ramsay, 2001.

L'unité de la connaissance, récit de voyage en terre savante

essai, Bernard Gilson, 2002

Les jupiters chauds

roman, Belfond, 2002.



Penser, c'est autre chose

Élisa Brune





Penser, c'est autre chose

Élisa Brune

copyright l'auteur

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française
Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2002

Je suis astrophysicien. Enfin, j'essaie de décrocher mon diplôme. Mes recherches sur les lentilles gravitationnelles m'amènent à faire de fréquents allers et retours vers Paris, où se trouve mon directeur de thèse. Aujourd'hui, je suis allé présenter mes premiers résultats et il s'est montré enchanté. Je rentre donc sur un petit nuage, pour ne pas dire sur une étoile filante. J'aime ces moments de transit entre Bruxelles et Paris, entre la concentration des calculs d'un côté et l'animation des discussions de l'autre.

Au fil des voyages, j'en suis venu à considérer le train comme un observatoire privilégié pour ausculter mes contemporains. Ils me font plutôt l'effet d'extraterrestres à vrai dire. Je me sens souvent transporté dans une autre tranche d'espace-temps rien qu'à considérer comment ils s'occupent, ce qu'ils lisent, ce qu'ils se racontent entre eux ou au téléphone. Et je trouve toujours aussi curieux de me dire que je dois paraître en tous points semblable à eux, vu de l'extérieur.

En ce moment, une fille assise de l'autre côté du couloir, détache et puis secoue avec ostentation ses cheveux — qui n'ont pourtant pas du tout l'allure souhaitable pour être mis à ce point en évidence. Très longs, ils sont plutôt misérables, ternes et rabougris. Elle les regonfle avec des gestes de star puis n'arrête plus de les lisser, les enrouler, les secouer tout en feuilletant un magazine. Je me demande si elle n'est pas sincèrement convaincue d'avoir un look irrésistible. Il doit être plutôt rare d'être aussi mal informé de sa position — car il y a toujours de bonnes âmes pour vous dire exactement à quoi vous ressemblez. Mais parfois, ce que l'on se raconte à soi-même dépasse tout ce que les autres peuvent en dire. Le plus souvent, les choses se passent à l'inverse — les complexes résistent à toutes les protestations de l'entourage. Mais je ne sais pas ce qui est pire, au fond, du canon qui se croit irrémé-



diablement moche ou du pou qui est persuadé de son pouvoir de séduction. J'essaie, personnellement, de croire le moins de choses possibles à mon sujet.

La fille a décidé de rattacher ses cheveux filasse et recommence quinze fois devant la vitre la même opération pathétique : rassembler d'un grand geste les queues de rat jusqu'à obtenir la symétrie parfaite. Tandis que j'examine avec elle le résultat dans la glace, éberlué de cet excès d'attention à soi-même, une jeune femme passe dans le couloir, dont j'observe le reflet dans la vitre. La vision a duré quelques secondes, et c'est bien assez pour réaliser que cette créature-là était parfaite. Un peu le même genre que ma Sophie, mais avec les cheveux noirs. A vrai dire, j'ai moins remarqué son physique que sa mise générale, laquelle donnait un aperçu prometteur sur la personnalité qu'elle devait avoir. T-shirt côtelé à fines rayures, jeans noir moulant, veste noire ouverte, en lin ou en coton, collier berbère en argent, sac en bandoulière d'aspect mat. Tout cela reflété, flou et rapide, mais je peux dire solennellement qu'il s'agissait d'une femme avec qui j'accepterais de passer ma vie. Son style a déclenché en moi une réponse immédiate et naturelle, comme l'aurait fait une formule magique.

La fille aux cheveux ternes, hélas, sort de son sac de sport Adidas en nylon bleu un sweat-shirt jaune fluo comme en portent les ouvriers du rail et l'enfile avec mille précautions pour ne pas déranger sa coiffure. Qui se dérange quand même. Nouveau manège pour rectifier. Affolant.

L'image. L'image de soi. L'image d'autrui. Pourquoi cela a-t-il autant d'importance ? Comment cela peut-il en dire aussi long ? Est-ce bien raisonnable ? Je n'arrive pas à me forger une opinion. Je hais l'idée de passer du temps à peaufiner mon image, mais je n'en suis pas moins hypersensible à celle des autres. Tenez, cette fille, que j'étais prêt à épouser pour avoir vu son reflet dans la vitre.

Encore plus fascinants peut-être sont les humains qui délibérément laissent leur image dévaler la pente. Comme j'étais plongé dans une rêverie sur un su-

jet soulevé par mon directeur de thèse, je vois arriver deux grasses et bruyantes femelles qui s'asseyent juste en face de moi. Une vague d'horreur me submerge. Un voyage en train, ça peut être doux, méditatif. Avec ces deux créatures-là, on verse à coup sûr dans le cauchemar. Épaisses, vulgaires, envahissantes, elles correspondent en tous points à cette catégorie de femmes que j'appelle grosses vaches. L'une, en T-shirt rouge trop serrant piqueté de trous de mites, les cheveux gras, affalée, n'arrête pas de balayer avec ses grosses godasses délacées l'espace normalement prévu pour mes pieds. L'autre, pas trop vilaine à la base, a dans ses manières une pesanteur qui la rend hideuse, presque toxique. Sa façon de défaire sa braguette sous son pull pour se mettre plus à l'aise, de râler contre la chaleur ou le retard (je voudrais bien la voir gérer le trafic du TGV), de regarder les gens qui passent dans le couloir comme si c'étaient des pièces de viande, d'émettre des bruits de succion en engouffrant son sandwich dégoulinant de mayonnaise, tout me révolte.

Je repense soudain à une remarque qu'a faite cet après-midi mon directeur de thèse, un astrophysicien de renom, à propos de la perception. Il a dit :

- C'est étonnant comme l'œil peut faire des choses précises quand on l'exerce un peu. Je n'ai pas mon pareil pour trouver des trèfles à quatre feuilles. Même sans m'arrêter. Je marche et je les repère de loin. Une simple question d'habitude. C'est exactement la même chose pour la raie du deutérium, je la détecte sur un spectre déposé à l'envers sur une table à cinq mètres.

Il faut savoir que mon interlocuteur est un grand spécialiste du deutérium, une variante rare de l'hydrogène qui a été créée dans les premiers instants de l'Univers. Les corps chimiques évolués sont produits par fusion d'atomes légers dans le cœur des étoiles. L'Univers s'enrichit en corps lourds au fur et à mesure du travail de ces bonnes ouvrières. Mais pour le deutérium, c'est le contraire. Il était là dès le début, et il disparaît, brûlé, dès qu'il se trouve piégé dans



